

ONDES

Tome 1

Déborah Galopin

Extrait

Sortie prévue : 15 septembre 2014

Edition Sens Contraires

Chapitre 1

Sans plus attendre, je me précipite dans les escaliers. Mes pas martèlent le carrelage dans un bruit mat. Aéléna m'a donné rendez-vous cet après-midi, à 15 heures sur la place Royale, notre lieu de rencontre habituel lorsque nous sortons dans Nantes. Il est déjà 14h44, le temps de m'y rendre, je risque d'être en retard. Quand je l'ai eue au téléphone, je l'ai sentie anxieuse, il y avait dans sa voix des trémolos. Si elle m'a demandé de la rejoindre, ce n'est donc pas pour une après-midi shopping entre filles. Elle souhaitait me parler d'un sujet important. Soucieuse, je me demande ce qui a pu lui arriver pour qu'elle ne m'en dise pas davantage au téléphone. Je crains pour sa tante admise récemment à l'hôpital. Je redoute que le rapport conflictuel entre ses parents ne se soit pas arrangé. À moins qu'il s'agisse d'une chose dont elle ne m'a pas encore parlé. Peu importe. Je le saurai bien assez tôt.

Posées sur la table de la cuisine, je m'empare des clés de la voiture.

— J’y vais, annoncé-je à l’adresse de mes parents, en courant dans le couloir.

La porte du garage résonne dans l’ensemble de la maison lorsque je la referme derrière moi.

Bien que j’habite près du centre de Nantes, je mets une bonne vingtaine de minutes avant de me garer. Les bouchons ont ralenti ma progression et les places de parking sont rares. Quand je rejoins le lieu de rendez-vous, Aéléna n’est pas encore arrivée. Il est 15h07. Cela me surprend. Habituellement ponctuelle, elle est toujours là la première. Je pars me réfugier à la Fnac au pas de course afin de ne pas attraper un mauvais rhume. Nous sommes le premier décembre, le froid commence à envahir la ville. L’hiver se prépare, ce qui contraste avec l’automne doux, presque chaud qu’on a eu jusqu’ici. Bientôt ma veste de demi-saison ne suffira plus. Je reste près de l’entrée du magasin à feuilleter les livres mis en avant.

Dix minutes plus tard, je retourne près de notre point de rencontre. Cette fois, Aéléna doit m’attendre ; toujours personne. Je m’assieds sur la pierre froide au bord de la fontaine érigée au centre de la place Royale. J’ai pour seule distraction celle d’observer les pieds des passants. Je lève la tête par instants afin de vérifier si je ne la vois pas arriver,

mais non. À intervalles réguliers, je consulte mon téléphone en guise de montre. Les minutes défilent les unes après les autres, elles passent lentement, trop lentement. J'attends jusqu'à 15 h 35 avant de me décider à l'appeler. Ce n'est pas dans ses habitudes d'être autant en retard. Les « bips » se succèdent avant qu'une voix automatique me confirme que je suis bien sur son numéro de téléphone. À défaut de mieux, je lui laisse un message vocal. Au moment où je raccroche, je la vois arriver, la démarche traînante.

Aéléna est une fille qu'on peut qualifier de jolie. Ses cheveux ont une teinte châtain foncé avec de légers reflets cuivrés au soleil. Ils sont toujours parfaitement lisses. Elle a des yeux couleur noisette, avec dans l'œil droit deux minuscules pépites noires, tandis que celui de gauche n'en a qu'une. Les traits de son visage sont dessinés de manière harmonieuse. Elle est moins grande que moi avec son mètre soixante-cinq, mais son corps contrairement au mien, a de jolies courbes. Aéléna est coquette, toujours correctement habillée avec un slim, des richelieus et un débardeur élégant. Cependant, aujourd'hui, elle ne semble pas comme d'habitude.

Je m'apprête à la serrer dans mes bras, mais je m'abstiens lorsque je remarque son visage dénué de sourire et le mouvement de recul qu'elle a.

— Tu en as mis du temps, lui signalé-je dans l'espoir qu'elle m'en explique la raison.

— Désolée, me répond-elle sans m'en dire davantage.

— Tu veux en parler ? lui demandé-je, désireuse de connaître la cause de son trac.

— Oui, justement.

Elle plante son regard noir dans le mien, j'en ressens un malaise. À travers ses pupilles foncées, je discerne sa détermination. Elle affiche désormais un sourire nerveux qui fait remonter la commissure de ses lèvres du côté gauche. La colère contenue dans son être est visible, je pourrais presque la sentir vibrer dans l'air, tant elle est puissante. Je tente d'ignorer toutes les mauvaises ondes que dégage sa personne, mais elles persistent dans mon esprit affolé.

— On va boire un verre ?

— Non. Ce ne sera pas nécessaire, je n'en ai pas pour longtemps, m'assure-t-elle sur un ton glacial que je ne lui connais pas.

— Je t'écoute, dis-je, plus inquiète que jamais.

— J'ai longuement réfléchi à notre amitié la nuit dernière. Nous nous voyons de moins en moins souvent, tu as ton copain et moi j'ai d'autres préoccupations. Je pense que le mieux serait que nous en restions là.

— Comment ça ? bredouillé-je.

— Oublie-moi. Je fais désormais partie d'un épisode passé de ta vie.

Je demeure muette, sous le choc de ses paroles, incapable de protester ou de demander une explication.

— Au revoir Calliope, ajoute-t-elle avant de tourner les talons.

Je lui attrape la main afin de la retenir. Elle se retourne, soutient mon regard de ses pupilles embuées de larmes, mais l'eau n'arrive pas à éteindre le feu de sa colère.

— Quoi ? lâche-t-elle avec agressivité.

Je continue de la dévisager, dans l'espoir de pénétrer son âme.

— Ce n'est pas toi, c'est impossible...

Elle ne réplique pas, en revanche, ses yeux, à eux seuls, disent tout. Elle se défait de mon étreinte d'un air provoquant et menaçant. À bout de forces, je n'ose pas lui tenir tête et lâchement, la laisse partir. Elle n'a pas les idées claires, pensé-je.

Je scrute son dos, sa démarche fière et assurée, tandis que ses cheveux flottent sur ses épaules d'une façon insolente. Chaque pas qu'elle fait résonne dans mon crâne. Une silhouette, elle n'est plus qu'une silhouette... Une ombre, un mirage, un rêve, un souvenir... Elle disparaît. Alors ça va se finir comme ça ? Toute notre amitié va se briser parce qu'elle l'a décidé, sans aucune explication de sa part ?

Je lève les yeux vers les angelots de la fontaine, comme si j'attendais d'eux la réponse à mes interrogations. Pourquoi ? Pourquoi a-t-elle fait ça ? Pourquoi cette haine sur son visage ? Pourquoi cette tristesse lorsqu'elle s'est retournée ? Je redessine toutes les situations qui auraient pu se produire si j'avais eu une réaction différente. Si j'avais protesté, serait-elle restée ? Est-ce trop tard ? L'ai-je véritablement perdue ? Ou m'a-t-elle dit « adieu » dans l'espoir de me faire réagir ? Du fait que nous ne sommes pas dans la même université, il est vrai que nous nous voyons moins souvent. Elle a mentionné mon copain, le considère-t-elle comme une entrave à notre relation ? C'est alors que je me rappelle ce « nous sommes unies, Calliope, nous le serons toujours », qu'elle avait prononcé il y a deux ans, tel un serment. Comment peut-on balayer cette

promesse d'un revers de main ? Dix mille « pourquoi ? » se bousculent dans ma tête, mais pas un seul « parce que » ne parvient à mon esprit court-circuité.

L'air glacial me fouette les joues. Mais si mes mains sont engourdies et mon visage endolori, c'est mon cœur qui me fait souffrir, meurtri par la dureté de ses paroles et cette séparation soudaine. L'âme blessée, je reste là, immobile telle une statue de pierre. Des gens passent près de moi et me regardent comme si j'étais une bête curieuse. Parce que je ne comprends pas ce qui m'arrive. J'ai envie de les apostropher, mais je n'en ai pas la force. Je ris nerveusement. Non, demain elle me téléphonera. Elle s'excusera, me dira qu'elle m'a dit cela sans réfléchir. Elle traverse une mauvaise période et elle avait besoin d'être un peu seule. Elle ne voulait pas me faire de la peine, elle ne voulait pas...

Je réussis à mettre un pied devant l'autre. *Elle s'est trompée*, c'est cette idée qui me fait avancer. Quelques passants me percutent le bras. Pourquoi y-a-t-il soudain autant de monde ? Non, c'est moi. Je suis ochlophobe : j'ai peur de la foule. Il y a toujours trop de monde quand je me sens mal. Ma gorge me serre, me donnant le sentiment d'étouffer. Je ne peux pas me mettre à pleurer ici, je ne

peux pas faire une crise maintenant. Je serre si fort les poings que je les sens trembler et marche machinalement sans m'arrêter.

Je m'arrête au milieu du trottoir. La Mini Cooper de ma mère est devant moi. Je traverse la route pour la rejoindre, sans même prendre la peine de regarder ni à droite, ni à gauche. Une fois à l'intérieur, je reste un moment immobile. *Je dois rentrer, je dois rentrer*, me forcé-je. Mais je ne peux pas. J'expulse mon impuissance en me mettant à sangloter. Je serre le volant de toutes mes forces. Non, je refuse d'admettre ce qu'elle m'a dit. Pas elle, pas ma seule amie.

Je le refuse.

Chapitre 2

Lundi matin, 7 h 30, je me réveille afin de me rendre à mon cours de littérature latine qui a lieu dans une heure. La veille, j'ai mis mon réveil le plus tard possible, n'ayant aucune envie de retourner à la Faculté de psychologie. Dès que j'ouvre les paupières, je sens de vives pulsations dans ma tête : une migraine. Le fait d'avoir trop pleuré n'y est probablement pas pour rien. Dois-je vraiment me lever ? *Tu dois aller en cours Calliope, ne te laisse pas abattre*, m'a dit Daniel, mon petit ami, avant de partir hier. Je songe à mon unique motivation : pendant au moins trois heures, j'aurai l'esprit occupé. Je ne penserai pas à Aéléna, ni à ce qu'elle m'a dit deux jours plus tôt. Je me fais violence et finis par poser un pied à terre. Je bois difficilement un bol de lait. Entre deux gorgées, je prends un médicament pour atténuer mon mal de crâne, même si je sais que cela ne suffira pas.

Mes affaires sous le bras, je m'enferme dans la petite salle de bain, bleue et blanche. Je me douche sans m'attarder sous l'eau et m'habille sur des airs de rock. Lorsque je me maquille, le quart d'heure d'informations

démarre. J'y prête une oreille distraite ; encore un meurtre. Je ne laisse pas le temps au journaliste de s'étendre sur les détails. Je préfère éteindre la radio afin que cette annonce anxiogène ne nuise davantage à mon humeur.

*

Je tente de faire un point sur ma vie, celle-ci n'ayant été qu'une succession d'échecs. Ma vie était enfin redevenue normale, du moins aussi normale qu'elle peut l'être lorsqu'on est comme moi. Quelque chose d'insensé me reliait à Aéléna, faisant de notre amitié une exception. À ses côtés, j'avais retrouvé une stabilité. Je n'étais plus la bête noire qu'on chassait au fond de la classe, j'étais sa meilleure amie. Jamais je n'aurais pensé que cette fraternité aurait pu se briser si facilement. Durant ces longues et à la fois trop courtes années, nous avons bâti un empire à la force de notre amour et notre complicité. J'étais loin d'imaginer qu'elle aurait pu démolir tout cela en un claquement de doigts. Et voilà qu'aujourd'hui, tout est sur le point de recommencer comme avant... C'est trop dur.

À ma naissance, mes parents m'ont donné le prénom de Calliope, la muse de l'éloquence et de la poésie. Selon

eux, je méritais un titre digne de toute l'affection qu'ils me portaient. Ils auraient pu choisir un référent moins prétentieux, mais non ! Ceux qui en connaissent la signification le retiennent et m'adressent un regard brillant comme s'ils avaient sous leurs yeux une sorte de réincarnation de cette figure mythologique. Ceux qui au contraire l'ignorent, me lorgnent telle une bête étrange optant pour une attitude dédaigneuse. Dans les deux cas, que l'image que renvoie mon prénom soit positive ou négative, la distance qui me sépare d'eux est dès lors perceptible.

Je suis la seule enfant que mon père et ma mère ont eue. Nous ne sommes ni une famille recomposée, ni une famille nombreuse, de ce fait je n'ai pas eu le bonheur de connaître les liens qui unissent un frère et une sœur. Je n'ai pas non plus de réelle relation avec les autres membres de ma famille, si ce n'est avec ma grand-mère maternelle.

Mes parents ont tous les deux quitté leur région natale, si bien que lorsque je vois mes oncles et ma tante, c'est durant ces fameux longs et ennuyeux repas familiaux qui se déroulent à la Toussaint. Mes deux autres grands-parents ont été très tôt placés en maison de retraite pour

des raisons pratiques autant qu'égoïstes. Étant donné que chacun de leurs enfants habite loin, aucun d'eux ne souhaite se chamailler pour savoir qui les accueillera lors des vacances. Nous leur rendons quelquefois visite, cependant, au fil du temps, celles-ci se font de plus en plus rares.

À cause de la relation fragmentée que mes parents entretiennent avec leurs géniteurs, je vois rarement mes cousins et cousines. D'autant plus qu'ils ont *a minima* près de dix ans de plus que moi. Les enfants au berceau intéressent toujours les aînés, mais une fois qu'ils grandissent, l'attrait qu'on leur trouvait se dissipe. De ce fait, l'absence de personnes de mon âge dans ma famille a créé en moi un manque de repère.

À l'école on me rejetait. J'étais toujours seule à ma table que ce soit en classe ou au self. Personne ne m'approchait et je n'osais pas imposer ma présence aux autres. J'étais trop timide pour cela. Les autres enfants me désignaient comme « la fille sans amie ». Ils semblaient heureux de me voir souffrir, de savoir qu'ils étaient en partie responsables de ce surnom qu'ils me donnaient. Mais c'était faux. J'en avais une : Louise. Nous avons le bonheur de nous retrouver durant les vacances scolaires. Je vivais 3

semaines hors de ma réalité et pour moi, c'était déjà beaucoup. Mes parents et moi logions chez ma grand-mère maternelle qui vit en Bretagne et retrouvions la famille de Louise pour des sorties à la plage ou pour partager un repas. Cela s'est malheureusement arrêté brutalement. Ma mère et ma grand-mère se sont fâchées pour quelques futilités. Depuis ce jour, je n'ai plus revue mon amie d'enfance.

Paradoxalement mon quotidien s'est allégé. L'être solitaire que j'étais il y a encore trois ans, a changé le jour où j'ai rencontré Aéléna. C'était quelques jours après mes dernières vacances passées avec Louise. Nouvelle au lycée, elle venait d'emménager sur Nantes disait-elle. Dès que je l'ai vue entrer dans la classe en début d'année de première, que j'ai croisé ses grands yeux noirs, j'ai ressenti pour elle quelque chose que je ne saurais définir. Mon cœur battait d'une façon différente et mon esprit me chuchotait que nous étions intimement liées comme si nous nous connaissions déjà, tout du moins c'est l'impression que j'en avais. Je devinais qu'elle portait en elle quelque chose de douloureux, je l'éprouvais comme si ce corps qui se trouvait face à moi m'appartenait. J'eus immédiatement envie d'être son amie. Elle s'est assise à

ma droite, alors que les chaises vides étaient nombreuses dans la salle. Je lui ai adressé un « bonjour » timide, désireuse de lui parler. Elle m'a répondu. Après un moment de silence embarrassant, nous avons posé cette question en même temps : « Comment t'appelles-tu ? ». Cela a eu pour effet de nous faire rire. Nos deux voix superposées l'une à l'autre avaient une tonalité singulière et gracieuse. Pour la première fois quelqu'un semblait s'intéresser à moi.

Dès le moment où nous nous sommes livrées l'une à l'autre, nous nous sommes attachées d'une façon presque obsessionnelle, voire malade. Je n'étais plus « la fille sans amie », nous étions « les inséparables », « les deux filles bizarres ». On ne nous invitait pas aux soirées, mais nous nous en fichions car nous étions ensemble. Nous jugions la vie des adolescents de notre classe bien stérile et pathétique. Ils cherchaient l'amour ou à se faire de nouveaux copains de boissons. Nous, nous n'avions pas besoin de cela. À chaque conversation, nous ne pouvions nous empêcher de dire à l'autre : « on est pareilles ! » tant nous sommes identiques. Nous nous sommes trouvées comme deux âmes sœurs, comme deux sœurs. Bien que

nous ne soyons pas dans la même université, cela n'avait rien changé à nos rapports. Jusqu'à samedi dernier.

Lorsque j'ouvre à nouveau les yeux, je me rends compte que depuis plusieurs minutes je suis restée immobile devant le miroir, telle une statue, le mascara à la main. Je finis de l'appliquer sur mes cils, puis, sans même vérifier le résultat, je me détourne de mon reflet afin de mettre fin à mes contemplations intérieures.

Je dois aller en cours pour ne plus penser à Aéléna.

*

Je prends place dans l'amphithéâtre près des quatre filles que je côtoie.

— Salut Calliope, me fait Zoé.

Je me suis assise à côté d'elle.

— Salut, dis-je, platement.

Elles cessent leur discussion pour m'observer et remarquent aussitôt que je ne suis pas comme d'habitude. Mes yeux rougis de la veille n'y sont probablement pas pour rien.

— Tu as une tête d'enterrement, commente Estelle, la plus directe du groupe.

— Je sais, merci.

Notre enseignant demande le silence, ce qui m'évite d'être confrontée à un interrogatoire auquel je n'ai aucune envie de répondre. Cela ne les empêche pas de me lancer des regards discrets et inquiets tout au long du cours. Elles ont peur de quoi ? Que je mette à pigner comme une gamine ? me révolté-je. Je ne suis pas venue en cours pour subir leur pitié. Je me concentre sur le lent et long monologue de notre professeur de psychologie cognitive et chasse les larmes que je sens monter. Elles n'ont peut-être pas tout à fait tort finalement, mais ça ira. Je tiens bon.

Ce n'est qu'au moment du repas qu'elles osent m'aborder afin de savoir de quoi il retourne ; la seule façon, pour elles, de s'assurer que je ne fuirai pas leurs questions.

— Calliope, qu'est-ce qui ne va pas ? me demande Vanessa. Depuis ce matin tu n'es pas comme d'habitude.

— Et comment je suis, d'habitude ?

Je l'interroge, sur la défensive.

— Eh bien, tu nous dis « bonjour » quand tu arrives, tu participes aux discussions, tu souris. Là, t'es dans tes pensées et on a l'impression d'être complètement transparentes à tes yeux, continue la jolie brune. Parle-nous, on s'inquiète pour toi !

– Vous ne devriez pas. Tout va bien.

Mon ton froid démontre le contraire. Aucune d’elles n’est dupe. Elles insistent, mais je ne lâche pas le morceau pour autant. De toute manière, elles ne me comprendraient pas. J’ai déjà mentionné plusieurs fois Aéléna dans nos conversations, mais sans m’étendre sur notre relation. De plus, à quoi cela servirait-il que j’évoque une personne qu’elles n’ont jamais rencontrée ? *Elles ne comprendraient pas*, me répété-je intérieurement. Je cherche à oublier, pas à me remémorer. Je sais que leurs intentions sont bonnes, mais pas mon humeur.

Estelle, une petite blonde fluette, bavarde au possible, se met à contester mes propos, tandis que Marine tente de les modérer. Elles ne sont pas d’accord sur le fait que je ne me livre pas face à ce qui m’arrive. Je les regarde se batailler en tant que spectatrice, alors que je suis la principale concernée.

– Si elle ne souhaite pas nous en parler, c’est compréhensible, c’est sûrement personnel. Du moment qu’elle en discute avec quelqu’un, je ne vois pas le problème. L’important c’est qu’elle ne reste pas comme ça, me défend Zoé.

– Et nous, on n'est pas ses amies peut-être ? Des choses personnelles, j'en ai partagé avec elle, et en retour, elle nous snobe en disant « tout va bien ».

Estelle continue de jacasser mais je ne l'écoute plus. J'aimerais lui répondre que non, ce n'est pas comparable. Si je partageais avec elles, ce qu'Estelle considère comme être des choses personnelles, alors je sais qu'elles ne m'accepteraient plus. Elles me riraient vulgairement au nez, sans croire un traître mot de ce que je peux leur confier. Il n'y a que leurs petites fringues et les brillantes carrières qu'elles envisagent, qui comptent. Leurs beaux bijoux et leurs jeans moulés pour plaire aux garçons... *Je ne suis pas comme elles !* délibéré-je en moi-même, jalouse et haineuse.

Un bruit sourd empêche mes mots de franchir ma bouche. Un long silence s'ensuit. Par ses gesticulations, Estelle vient de donner un grand coup de coude dans son plateau. Celui-ci se renverse : son repas est désormais sur ses cuisses. *Tant mieux.* Toutes la regardent stupéfaites, craignant sa réaction qui ne tarde pas, excepté moi. Elle retire son assiette en poussant de multiples jurons ; Zoé, la plus tranquille du groupe, tente de la calmer. En vain. Lorsqu'Estelle découvre l'étendue des dégâts, elle crie, les

larmes au bord des yeux. Le pantalon blanc que sa mère lui a offert pour son anniversaire est maintenant maculé de ketchup au niveau de l'entrejambe. Elle ne prend même pas la peine de manger les quelques frites qui lui restent, prétextant que nous lui avons coupé l'appétit. Elle part en direction des toilettes des filles, espérant pouvoir nettoyer la tache sur son jeans. Elle en ressort le visage déconfit. L'eau n'a fait qu'étaler la sauce, la rendant d'une couleur orange immonde. Alors que sous le coup de la colère, j'estimais que cette petite vengeance était méritée, je me mets à culpabiliser. Je n'aurai pas dû faire cela : provoquer le mauvais sort en lui souhaitant du mal. C'est de ma faute. Le reste de la journée se passe dans une ambiance tendue. Estelle et moi sommes légèrement à part, tandis que Vanessa, Marine et Zoé n'osent trop rien dire de peur de nous froisser d'une manière ou d'une autre. Nous nous sommes quittées dans une sorte de soulagement mutuel, après le seul cours que nous avons eu de l'après-midi.

Le lendemain, les quatre filles ne se préoccupent plus de mon cas, ou très exactement elles m'ignorent, comprenant que me demander si je vais bien est inutile. Je me sens mal et cela se voit. Elles s'imaginent que ma mauvaise humeur, mon air renfrogné et triste finiront par passer. Je l'espère

également même si, contrairement à elles, je n'y crois guère. Mon esprit reste à l'état de volcan prêt à entrer en éruption à tout moment. Estelle, quant à elle, a retrouvé sa gaieté habituelle. Elle semble avoir oublié l'incident de la veille, ce qui me soulage. Excepté moi, tout paraît être revenu à la normale.

L'après-midi, nous n'avons que deux heures d'anglais. C'est la matière dans laquelle j'éprouve le plus de difficultés depuis le collège, à l'inverse des autres où j'ai de grandes facilités. Zoé et moi assistons ensemble à ce cours. Vanessa, elle, étudie l'italien en seconde langue, Estelle et Marine, l'espagnol.

Le cours commence. Contrairement à d'habitude, je ne fais aucun effort pour suivre le fil de la conversation de la cassette audio que le professeur nous fait écouter. Laisant mes pensées vagabonder, une bonne demi-heure passe, sans que je ne prête attention au cours. Entre-temps, le dialogue s'est achevé, les étudiants ont répondu aux questions sur leur feuille, tandis que je n'ai rien écrit sur la mienne. Zoé me fait remarquer que l'enseignant a déjà jeté plusieurs coups d'œil sur mon polycopié vierge ; je devrais au moins prendre la correction que le professeur est en train de faire.

– Qu’il aille se faire voir celui-là s’il n’est pas content, rétorqué-je sèchement.

Aussitôt monsieur Weston pose sur moi un regard sévère. J’ai probablement parlé un peu trop fort durant un moment de silence ! Et alors ? Je dis ce que je pense, je ne suis pas d’humeur à ce qu’on me titille. Il fait la correction du point en cours, puis s’attaque à mon cas pour la question suivante, me demandant d’y donner réponse. Alors que je reste muette et continue de regarder fixement ses cheveux grisonnants, il poursuit :

– Mademoiselle De Valois ! me rappelle-t-il à l’ordre.

Je sors de mon mutisme sans chercher à mentir.

– Désolée, je n’ai pas suivi la conversation que vous nous avez fait écouter.

– Et quand serez-vous enfin attentive ? Il serait peut-être temps de faire de cette matière une priorité, au vu des difficultés que vous rencontrez.

Habituellement courtois et compréhensif face à mes lacunes, je suis surprise par les propos qu’il me tient, bien que ce ne soit guère étonnant suite à ce que j’ai proféré auparavant.

– De toute façon, je n’ai pas besoin de votre matière pour devenir psychothérapeute. Mes priorités sont ailleurs.

À cet instant précis, je ne rêve que d’une chose, que ce fichu cours se termine avant que ce ne soit moi qui quitte la classe. Depuis hier, j’ai tout fait pour contenir ma colère et ma frustration dirigées vers une seule personne. Je sens un feu ardent brûler dans mes entrailles, que rien ne pourra retenir, pas même moi, s’il continue à me prendre en grippe de la sorte. Je viens d’atteindre le seuil critique.

Face à ce qu’il juge comme de l’insolence, le professeur se met à vociférer en me traitant d’ingrate, tantôt en français, tantôt en anglais. J’écoute ses paroles insensées, tandis que je le défie d’un regard noir, la main tremblante. Les autres élèves, éberlués, tournent successivement la tête vers moi et monsieur Weston, comme si un match était en train de se jouer sous leurs yeux. Je ne suis pas assez forte pour supporter ses insultes. D’une manière où d’une autre, il faut que cela cesse.

– J’en ai assez. Ce cours est terminé ! hurle-t-il, toujours hystérique tout en ramassant ses affaires. Vous aurez une interrogation écrite lundi prochain sur le sujet

d'aujourd'hui. La note comptera dans vos moyennes.
Bonne semaine à tous.

Match nul : un point pour moi, un point pour lui.

Il quitte théâtralement la classe. Un silence de mort règne pendant quelques secondes. Alors que je suis prise d'un soulagement, je sens le poids de leurs accusations dans le mouvement de leurs lèvres et dans leurs yeux féroces. Tous me remercient sur le ton de l'ironie, quelques-uns m'insultent, une menace est prononcée. Zoé et moi sommes les dernières à sortir. Elle ne me fait aucune remarque, mais je ressens son agacement comme celui des autres. Cela m'irrite au plus haut point. Je suis excédée, j'ai besoin d'être seule. Je lui adresse un bref « Au revoir » et m'empresse de rentrer chez moi. N'ayant pas ma propre voiture, j'évite pourtant les transports en commun : ce sont des lieux qui m'angoissent et m'oppressent. Je préfère marcher durant une heure, cela aura au moins le mérite de me calmer.

Chez moi, personne n'est là, excepté mon chien, Douglas. Comme à chaque fois, il me fait la fête, me saute dessus, puis se roule à mes pieds pour me réclamer des caresses. Je m'accroupis et tapote son gros poitrail de Whippet. Je me défais de mon sac et de mes chaussures,

puis n'y tenant plus j'appelle Daniel. J'ai besoin de parler à quelqu'un et surtout de lui parler.

– Allo ? Daniel ? C'est moi.

– Ça va ma chérie ?

À ma voix, il sait que non. Sans le vouloir, j'ai laissé échapper un accent désespéré dans ma voix. Je lui raconte ma journée sans rentrer dans les détails pour autant.

– Allez, dis-toi que tu es parvenue à affronter ce premier lundi, c'est déjà pas mal. Essaye de tenir le coup jusqu'à vendredi, me reconforte-t-il.

Je lui avoue que ça va être difficile.

– On se voit ce week-end de toute façon, me rappelle-t-il.

– Oui, dis-je, d'une toute petite voix.

J'aurais préféré qu'il vienne ce soir, mais ne lui en pipe mot. Ce week-end arrivera vite. Tout du moins, je l'espère.

– Merci d'être là, rajouté-je.

– C'est normal Calliope. Tu sais que je te soutiendrai quoi qu'il arrive.

Il n'est pas là et pourtant je sens son souffle au bout du fil et surtout sa sincérité. Rien ne pourrait plus me toucher que cela. Ses mots me redonnent un peu de force.

Malheureusement pas pour longtemps... À peine ai-je raccroché que mon humeur morose revient.

Le secret que je lui cache commence à peser lourd. Cette séparation avec Aéléna qui paraîtrait anodine pour n'importe qui, est pour moi une véritable épreuve. Rien ne va comme je le voudrais... En ne disant rien à Daniel, j'ai l'impression de lui mentir. J'aimerais qu'il sache, mais je ne sais pas comment m'y prendre et ce n'est certainement pas à travers un combiné que je pourrai faire une telle déclaration. Je me plante devant la télévision à regarder des émissions débiles, mon chien à mes pieds, jusqu'à ce que ma mère arrive. Mes nerfs sont tendus et plus je les sens tendus, plus cela m'agace. Je ne parviens pas à me calmer. J'ai toujours besoin de parler. De parler du vrai problème.

– Tu as passé une bonne journée ? me demande-t-elle, après m'avoir embrassée sur la joue.

– Non ! m'exclamé-je.

Ses grands yeux qui m'observent fixement m'incitent à me lancer dans de longues explications. Je lui explique l'histoire du plateau qui est tombé sur le jeans d'Estelle, puis mon prof d'anglais qui nous a mis fin à son cours. Mon monologue fini, elle ne change pas d'expression.

– Ce n'est pas très grave ma puce, bientôt personne n'y pensera plus. Tu es dans une mauvaise passe, ça va passer... me fait-elle, se voulant rassurante, mais tout autant inquiète que moi.

– Mais moi, ça m'obsède ! Regarde autour de moi : je provoque le malheur. Crois-tu que ce soit normal ? Non ! D'ailleurs, je ne l'ai jamais été, normale. Parfois, je me demande même ce qu'est la normalité. Toutes les personnes que j'ai côtoyées au cours de mon existence m'ont toujours trouvée étrange. J'ai souvent essayé de démontrer le contraire, pourtant, c'est ce que je suis. Je n'en peux plus de moi, des autres, de devoir faire semblant sans y parvenir...

– Mais...

– Maman, s'il te plaît, ne me coupe pas, tu admettras que j'ai raison ! Comment veux-tu que je parvienne à me construire si je ne sais même pas qui je suis ? Depuis ma terminale, je ne me souciais plus de mes « questionnements d'adolescente paumée », mais maintenant que je n'ai plus Aéléna, j'ai l'impression d'avoir tout perdu. C'était mon point de repère ; inconsciemment, elle me guidait et nous avançons ensemble. J'arrivais à limiter les dégâts, j'arrivais à me

contrôler et à n'influencer personne. Et maintenant qu'elle n'est plus là, qu'elle a décidé sur un coup de tête que tout était fini, ça recommence comme il y a trois ans. J'en peux plus maman ! Je refuse de vivre comme ça, dans la crainte d'être au contact des gens, en ayant peur de moi, de mes propres sentiments et humeurs. Les seules personnes que j'ai réussi à épargner, c'est toi et papa, parce qu'on arrive à en parler, mais aussi car je vous aime plus que tout. Hormis vous deux, personne ne sait que des incidents se produisent systématiquement lorsque je laisse mes émotions me submerger et prendre le dessus sur moi-même. Comme si perdre Aéléna ne suffisait pas, il faut maintenant que je supporte cette situation.

— Peut-être qu'il serait justement temps que tu en parles à quelqu'un, répond ma mère.

— Et à qui crois-tu que je peux me confier ?

— À Daniel par exemple. C'est ton petit ami, s'il t'aime il t'épaulera. Je sais à quel point il t'est difficile de gérer ta colère envers Aéléna et encore plus lorsqu'elle se répercute sur tes collègues de classe, ou tes professeurs. Je suis ta mère, je serai toujours là pour toi, mais Daniel pourrait t'apporter un peu de repos intérieur si tu lui avouais.

Bien sûr j'y ai pensé, j'en ai eu envie, mais mon naturel à envisager mon existence sous les pires angles, revient aussitôt.

– Et s'il me rejette, tu y penses à cela ? Non, vraiment, je ne le supporterai pas. Aéléna puis lui... Je n'aurai plus qu'à aller me tirer une balle dans la tête...

– Ne dis pas ça ! prononce ma mère précipitamment, visiblement peinée que j'ai de telles idées.

– Le seul moyen pour que je reprenne mes esprits c'est que je ne retourne plus à la faculté, jusqu'à ce que j'aille mieux. Je suis en train de tomber dans une énième dépression et tu sais ce que le médecin dit à chaque fois : « Il faut que votre fille reste chez elle jusqu'à ce que sa crise passe. Dans ces phases dépressives, elle développe une agoraphobie. » Cela ne durera que quelques jours, la supplié-je.

– Ce n'est pas en fuyant durant tes phases dépréciatives que tu arriveras à te contrôler. Demain, tu n'as que deux heures de cours dans la journée. Tu iras donc à la faculté et tu affronteras le regard de tes amies, de tes professeurs et du reste de ta promotion. Le négatif n'apporte que le négatif, alors cesse de penser à Aéléna et à toutes les catastrophes qui pourraient se produire. Je nous prépare

une soupe, on se regardera un bon DVD et ensuite ça ira mieux, tu verras.

Je fais une moue dubitative, puis hoche la tête. Je sais qu'elle a raison, mais rien n'y fait, je n'arrive pas à croire en moi et en son optimisme.

Ne pas y penser. Je me répète ces mots, mais entre deux, le regard froid d'Aéléna se fraye un passage dans mon esprit. Après, c'est le pantalon blanc d'Estelle que je revois, puis le visage enflammé de monsieur Weston. *Ne pas y penser*, m'incité-je façon leitmotiv en fermant les yeux.

Nous mangeons notre soupe sur un plateau, tandis que je suis assise dans le canapé face à la télévision. Dans la soirée, mes parents et moi regardons un DVD qu'ils m'ont laissé choisir. Le temps d'un film, je n'y pense plus ou presque.

Chapitre 3

J'entre à reculons dans l'enceinte de la faculté. Si ma mère ne m'y avait pas forcée en m'y déposant elle-même, jamais je ne serais venue ce matin, mais grâce à ses bonnes intentions, mon esprit est tout de même plus serein que la veille.

J'entre dans l'amphithéâtre et cherche des yeux mon groupe d'amies parmi les autres étudiants. Je m'approche d'elles et leur lance un bonjour. Le manteau de Marine est posé sur la seule place disponible de la rangée. Marine me considère un instant, comme si elle hésitait, puis le glisse derrière son dos. Je m'efforce de lui sourire pour la remercier. Quand M. Hervé paraît, les brouhahas cessent progressivement pour ne laisser place qu'à sa seule voix. Décidée à être attentive, je retranscris consciencieusement ses paroles, de ce fait le cours passe relativement vite. Cela ne m'empêche pas pour autant d'accueillir son « À la semaine prochaine », avec soulagement : encore une heure et je pourrai rentrer chez moi, une petite heure. Je prie intérieurement un dieu inconnu afin que ma courte

matinée se poursuive de la même manière : sans encombre.

Dès nous sortons, Vanessa se plaint que l'enseignant-chercheur a parlé trop vite et qu'elle n'a pas eu le temps de tout prendre en note. Je sais que ma prière n'a atteint aucun être supérieur. Sa voix réveille aussitôt mon agacement.

– Et en plus vous avez vu tous les ouvrages théoriques qu'il veut qu'on lise ? Nan mais franchement, c'est une blague ? Cinq pavés. Rien que ça !

J'aimerais lui répondre qu'on est à la fac et qu'on est là pour étudier, pas pour lire le dernier BestSeller à la mode. C'était évident que des trucs chiants à mourir, nous en aurions eu à lire pour approfondir les cours. Puis elle s'achemine sur un autre sujet, et encore un autre... J'en ai assez de l'entendre geindre, mais je n'en laisse rien paraître. Je prends sur moi car je sais que si j'ouvre ma bouche, ce ne sera que pour y déverser mon venin. C'est inutile. Estelle, Zoé et Marine se contentent d'acquiescer et se risquent quelquefois à faire de courtes interventions. *Respire Calliope, respire...* Je suis la seule à rester stoïque, bien que je n'espère qu'une chose : qu'elle se taise, peu importe comment, mais qu'elle se taise ! À chaque geste,

chaque parole, j'ai le sentiment d'être agressée. Les gens cherchent à pénétrer dans la bulle qui protège mes secrets, mes douleurs, mon intimité, et moi, je veux les en expulser. Ils n'ont pas le droit ! Les jérémiades de Vanessa sont pour moi une insulte, un affront. Depuis deux jours, je me retiens de pleurer pour ne pas qu'on me pose davantage de questions, je reste droite pour ne pas m'écrouler et hurler à quel point je me sens meurtrie. Vanessa, elle, ne pense qu'au fait qu'elle n'a pas réussi à noter le mot « avec » pour lier deux expressions. Moi aussi j'ai perdu mon « avec » qu'était Aéléna et maintenant, je dois faire « sans ». Sans, sans, sans, sang...

Je hurle en moi-même « Tais-toi ! », qui recouvre un bruit provenant des escaliers. Ce sont les cris des autres filles qui me ramènent à moi. Je me retourne : Vanessa est affalée au milieu de l'escalier. Estelle, Zoé et Marine accourent vers Vanessa pour lui demander comment elle se sent. Ça recommence... La catastrophe que j'avais prédite a eu lieu. J'en étais persuadée : je n'arrive pas à contenir mes pensées et cela ne cessera jamais. J'ai envie de fuir, mais je suis tellement stupéfaite que je ne peux que scruter Vanessa.

Sans, sans, sans, sang...

– J’ai mal, se plaint-elle.

Je comprends que c’est sérieux.

– Où ça ? s’inquiète Marine.

– Ici, à la cheville.

Marine fait la grimace en constatant l’étendue des dégâts, de mes dégâts.

– On va t’accompagner à l’infirmierie.

Je reste figée alors qu’elles s’activent toutes à l’aider à se relever. Zoé me dévisage. Pense-t-elle, elle aussi, que je vais réussir à amener la mort sur quelqu’un ? J’ai peur, peur de moi.

– Tu ferais mieux de t’éloigner avant de créer un autre malheur.

Zoé a assisté à toutes les scènes. Elle est de nature silencieuse et timide, ce qui la rend meilleure observatrice de tout ce qui l’entoure. Visiblement, elle a compris que je cache un truc pas net. Je voudrais leur dire que je suis désolée, que je ne l’ai pas vraiment voulu, mais je reste muette.

– Je ne sais pas ce qui t’est arrivé ces derniers jours, mais tu devrais rentrer chez toi. Tu attires la poisse à tout le monde. On te prendra les cours, dit-elle pour modérer sa

première phrase, avant de se retourner et de rejoindre la malade.

Ce n'est pas la première fois qu'on me traite ainsi, pourtant je me sens toujours aussi vulnérable. De nouveau, je suis cette enfant rejetée de tous, victime de leur cruauté. Il est difficile de s'accepter lorsqu'on est constamment montré du doigt. Je n'ai jamais pu rester plus d'un an ou deux dans le même établissement pour cette raison, car cela devenait trop lourd à supporter. Je leur en veux d'être si sévères envers moi. Je leur en veux de ne pas me comprendre et d'être si intransigeantes. Je ne cache pas ma faute, je n'en ai malheureusement que trop conscience, contrairement à eux qui croient dur comme fer en leur innocence alors qu'ils sont en partie responsables.

Ils ne se rendent pas compte...

J'assiste à mon dernier cours de la matinée, puis je suis le conseil de Zoé. Vanessa et Marine sont restées à l'infirmerie, tandis qu'Estelle et Zoé me lorgnent d'un œil mauvais. Certainement doivent-elles se raconter toutes sortes d'histoires à mon sujet, plus farfelues les unes que les autres et pourtant pas nécessairement fausses. Zoé a

raison, je suis entourée par la malchance. J'aimerais qu'il s'agisse de la seule explication...

À la fin de la deuxième heure, ma mère m'attend dans la voiture. Durant le trajet, je ne prononce pas un mot, malgré ses interrogations. Elle n'insiste pas. Elle devine que cela ne s'est pas passé comme elle l'espérait.

*

Après avoir terminé de manger le repas que ma mère m'a préparé, je me dirige vers la salle de bains pour asperger mon visage d'eau. Dans mon esprit, tout est confus, je ressens le besoin de classer mes pensées.

La tête inclinée vers le bas, je me contemple dans le miroir. Mes pupilles sont rétractées mais perçantes, tandis que mes iris vertes se noient dans la sclère de mes yeux. Cela me donne un air menaçant : voilà mon vrai visage.

Ma décision est prise : je n'y retournerai pas. J'ai déjà fait l'erreur de croire que je pourrais maîtriser mes émotions, cela ne se reproduira pas. Mes démons me suivront jusqu'à ce que je trouve la force nécessaire pour les affronter, mais cette force je ne la possède pas. J'aurais peut-être dû extérioriser tout mon mal-être, entrer dans

une fureur noire à la limite de l'hystérie et avouer aux quatre filles que j'en avais assez d'elles et du monde entier. Au lieu de cela, j'ai préféré me replier sur moi-même. Oui, j'aurais dû, mais ce n'est malheureusement pas dans mon caractère que de me dévoiler. Je culpabilise, bien que je ne sois pas entièrement responsable. Peut-on nous en vouloir lorsque nous agissons contre notre volonté, que nous faisons du mal aux autres sans en avoir réellement conscience ? J'essaie de dédramatiser la situation. Je tente de rendre le poids que j'ai dans la poitrine moins lourd à porter. J'ai honte.

Oui j'ai honte...

D'ailleurs, qui suis-je ? On m'a toujours perçue comme une enfant sage et docile, quelquefois taciturne, mais jamais d'humeur inégale, contrairement à bon nombre d'adolescents. Mais est-ce ce que je suis vraiment ?

Un long monologue intérieur se déroule, que je serais parfaitement incapable de retranscrire. Je refoule, car je n'arrive pas à m'accepter. Je ne me sens pas prête à révéler ma véritable personnalité et à la laisser s'exprimer. Pourtant je me promets de me dévoiler à Daniel. Je ne sais pas encore quand, mais je le ferai. S'il ne veut pas de moi telle que je suis, alors c'est qu'il ne m'aime pas

vraiment et qu'Aéléna a eu raison. « Après tout, nous n'avons que ce que nous méritons », murmuré-je tel un auto-châtiment.

Je recueille l'eau glacée dans mes mains et la projette sur mon visage. Je recommence l'opération, deux, trois fois. Sans succès. Tout reste trouble. Je laisse couler le liquide aqueux dans le lavabo, puis y plonge ma tête. Est-ce que je tente d'obtenir des réponses à mes interrogations, ou bien de me noyer ? De mimer un acte de suicide complètement désespéré, sans trouver le secours tant attendu ? Je ne respire plus. Une question surgit violemment dans mon esprit : suis-je victime ou bien coupable ? À défaut de pouvoir me relever, cherchant à savoir dans quelle extrémité je me situe, j'ouvre les yeux. Je vois le mouvement de l'eau se propager, tout autour de moi, puis s'apaiser. Peut-être que je pleure.

Combien de temps vais-je tenir ?

À bout de souffle, je soulève ma tête. Mes cheveux gouttent tout autour de moi tandis que mes mains se crispent sur le bord du lavabo. Je ne cherche pas à recommencer. Je sais que je n'arriverai pas à rendre mon cœur muet juste en essayant de retenir ma respiration. Instinct de survie. Fichu instinct de survie. Parfois, je me

dis que j'aimerais me laisser glisser vers la mort... Ce serait tellement doux, facile, et lâche aussi, mais quelque chose m'en empêche. Sûrement ai-je trop d'amour pour mes proches pour oser leur faire une telle peine. Je souhaiterais juste que la vie m'épargne un peu.

Je me réfugie dans ma chambre le restant de la journée, ruminant ces mêmes idées noires, jusqu'à ce qu'elles finissent par s'éclaircir un tant soit peu. Ce n'est que lorsque ma mère m'annonce que le dîner est prêt, que je décide d'en sortir.

De tout le dîner, mon regard demeure rivé sur mes raviolis. Je ne prononce pas un mot. Je me répète plusieurs fois la même phrase, préparant la bombe que je vais lancer à mes parents. Elle franchit enfin mes lèvres :

– Je ne retournerai pas à la faculté.

Mon père, ne s'attendant pas à cette nouvelle, suspend sa fourchette entre l'assiette et sa bouche.

– Quoi ?

– Je ne retournerai pas à la faculté, répété-je.

– Puis-je savoir pourquoi, jeune fille ?

– Je ne suis pas en état de suivre les cours.

– Et qui l'a décrété ? m'interroge-t-il.

– Le médecin.

Ma mère, consciente de mon mal-être, ne conteste pas ce mensonge. Elle comprend que ma décision est prise depuis ce midi.

– Catherine, il serait temps de changer de médecin traitant. Ou mieux : de cesser de l'appeler dès que quelque chose ne va pas chez elle, fulmine-t-il. Combien de fois Calliope a-t-elle raté l'école durant toute son année scolaire ? Trois jours par-ci, cinq jours par-là... Heureusement qu'elle a des facilités, sinon je ne sais pas où elle serait actuellement. Je refuse qu'elle loupe son année !

– Ne t'en fais pas, elle assistera à ses examens. Elle a juste besoin d'un peu de repos, répond ma mère, ce qui a le mérite de clore la conversation.

Dans la soirée, lorsque je me faufile devant leur chambre pour aller me coucher, j'entends mon père la relancer à ce sujet. Il n'a toujours pas digéré l'information.

– On dirait que d'adolescente, elle est revenue à l'état d'enfant sans même se préoccuper de la case adulte.

Ma mère, qui m'aperçoit par l'entrebâillement de la porte, m'adresse un regard navré, tentant, tant bien que mal, de calmer son mari.

– Tu te rends compte qu’elle est en train de flinguer ses études parce qu’une amie lui a annoncé qu’elle ne souhaitait plus la voir ? Elle a dix-neuf ans, bordel ! Et toi tu ne dis rien, tu cautionnes ses mensonges. Mais où va le monde ? Elle s’en prendra des claques dans la vie et si elle n’est pas capable de se créer une cuirasse en béton armé pour se protéger, alors jamais elle ne se relèvera face aux coups durs. Elle coulera...

Je coule déjà, mais tu refuses de le voir, pensé-je. En plus de devoir supporter cette journée merdique, je dois encaisser les propos violents de mon père.

Je rejoins mon lit, complètement abattue. Silencieusement, dans les draps, je pleure. *Incomprise. Je suis incomprise...* Seule dans ma forteresse, je me bats contre le monde entier, qui m’assaille de flèches et de boulets de canon. Je mords mon oreiller pour vaincre ma douleur. Je lutte alors que la défaite est proche. J’ai mal aux yeux, mal au crâne. Aéléna m’a tendu l’arme et sans le vouloir, j’ai appuyé sur la gâchette. Le coup est parti. La migraine revient. Dans ma tête, le bruit résonne et se prolonge en un écho sans fin. Je porte ma main à mes tempes pour mesurer l’étendue des dégâts. Aucune trace de sang, juste ma cervelle en miettes dans ma boîte

crânienne. Mes larmes cessent de couler et sèchent sur mes joues rougies.

Aéléna, tu m'as tuée. Mon amour pour toi n'est plus que haine, vengeance et funestes sentiments.

Chapitre 4

Ce vendredi 7 janvier, cela fait un mois et une semaine, jour pour jour, qu'Aéléna a disparu de ma vie, ne laissant pour seule trace de son existence que nos souvenirs communs. Mais eux aussi semblent peu à peu s'évaporer. Ma haine à son égard s'est nourrie de son absence et de la frustration de son départ. Pourquoi ? Parce qu'elle ne m'a donné aucune explication. Est-ce par jalousie, dépit ou pour une raison moins conventionnelle ? Voilà des questions qui ne cessent de me tourmenter l'esprit pour des réponses que je n'obtiendrai certainement jamais. J'ai tenté de la recontacter par tous les moyens existants, mais sans succès. Dès que je m'apercevais qu'au bout de deux jours elle ne daignait toujours pas me donner signe de vie, cela me faisait enrager. Égoïstement elle a fait son choix, sans se soucier du mien. J'ai tout fait pour recoller les morceaux, j'ai cherché à comprendre sa brutale attitude, en vain. Si seulement je pouvais me faire une raison...

Avec mes parents, nous n'avons pas abordé le sujet depuis le soir où je leur ai annoncé que je ne retournerais pas à la faculté. Cela me permet d'oublier, mais également

d'éviter des conflits qui me laisseraient chaque fois dolente. Ma mère, indulgente et compréhensive, n'a fait aucune remarque face au déchet que j'étais en train de devenir au cours des semaines qui ont suivi. En l'espace de quelques jours, je ne me reconnaissais déjà plus. Mon père, lui, n'a cessé de répéter qu'il ne comprenait pas, ou plutôt qu'il ne me comprend pas. Je me suis laissée couler sans trouver la force de remonter. Je devais admettre ce qui me paraissait inconcevable.

Depuis une semaine, mon amertume s'adoucit, le vide que je ressens semble s'estomper. M'éloigner de la faculté et des cours m'a permis de me reposer. Bien qu'au début je n'aie eu aucune envie de m'y mettre, les révisions et mes diverses lectures dans le cadre de mes études sont devenues progressivement un refuge. J'y ai passé des journées entières, sans les voir défiler. La pression que me mettait mon père ne s'est pas révélée être un poids, mais plutôt une motivation. Quand il était énervé, il me disait : « ne rate pas ton année ma fille, sinon ça va mal se passer », mais quand il me voyait chagrinée, il adoucissait ses propos : « Tu es douée, ne va pas te pourrir l'existence pour des gamineries. Tu mérites de réussir. » Cela le peine de savoir que je suis dans une phase de rechute.

Depuis toute petite, j'ai toujours eu du mal à m'en sortir, que ce soit à l'école ou avec moi-même, c'est pourquoi il m'a constamment poussée à aller de l'avant, à me battre et à travailler. L'optimisme n'a jamais été mon fort, ni même la confiance en soi. Il me porte et me soutient au moyen de ses encouragements et de ses sermons, c'est sa façon à lui de me témoigner son amour.

Chaque semaine, comme elle me l'a promis, Zoé m'envoyait ses cours par courrier électronique afin que je puisse les suivre à distance. J'ai reçu deux ou trois messages des autres filles ce mois-ci, me demandant de mes nouvelles, m'en donnant ou bien me souhaitant bon courage pour les examens. Mais lorsque je les ai revues à l'occasion des partiels, chacune s'est contentée d'un simple « bonjour ». À ce moment-là, j'ai compris que j'étais devenue pour elles une étrangère. Elles sont un groupe de quatre, je suis l'intruse : celle que l'on ne veut pas voir car on est mieux sans. Ce sont elles qui sont venues vers moi, je les ai acceptées sans broncher et aujourd'hui, elles me rejettent. Je culpabilise de ne pas leur avoir accordé l'importance qu'elles méritaient, éblouie par l'affection que j'éprouvais envers Aéléna. Je regrette d'avoir cru que si chaque matin je leur disais

« bonjour », c'était dans l'unique but de ne pas me retrouver seule comme durant toute ma scolarité. En leur compagnie, les cours se révélaient être moins longs, les heures de trou également, tout comme les pauses déjeuner. Ensemble nous avons partagé d'agréables moments. Pourquoi faut-il que je me rende compte de tout cela maintenant ? J'ai la sensation que je n'ai jamais su faire les choses correctement, me mettant à tout gâcher par des prises de conscience trop tardives.

Je me réconforte en me disant que les examens sont désormais passés. Je suis confiante, persuadée de les avoir réussis, ce qui me remonte un peu le moral.

*

En ce vendredi, c'est tout naturellement que la joie me revient. D'une part car me voilà officiellement en vacances pour une semaine. D'autre part car je vais retrouver Daniel, mon petit ami. Devant l'ordinateur, j'attends qu'il arrive. L'horloge électronique m'indique qu'il est 16h49. Il ne devrait plus tarder. Mon cœur bondit dans ma poitrine à la seule idée de le revoir et qu'il me serre dans ses bras. Qu'il soit à moi, rien qu'à moi. J'ai l'impression

que cela fait une éternité. Depuis trois semaines, bien que nous continuions à nous voir chaque week-end, il était plongé dans ses révisions. Il occupait ses jours de repos à faire des fiches de ses cours et ce n'était que le soir que nous pouvions enfin nous retrouver.

— Tu ne m'en veux pas ? m'a-t-il demandé. Je sais que tu vas mal en ce moment, mais tu comprends, je suis en troisième année d'études et je n'ai pas envie d'échouer si proche du but.

Tout bas, j'ai dit « non », même si intimement oui c'est vrai, cela m'embêtait. N'allant pas en cours, j'avais toute la semaine pour potasser mes cours, aussi attendre qu'il ait terminé ne me ravisait pas. Je devais donc faire preuve de compréhension. Je ne peux pas lui reprocher les propres choix que j'ai fait, ni ce qui m'arrive. Je m'estime heureuse car malgré la pression qu'il s'est mis pour obtenir la meilleure moyenne possible afin d'entrer dans l'école qu'il souhaite, il ne m'a pas abandonnée. Il est toujours là, à mes côtés. Je peux venir lui réclamer un bisou quand j'en ai envie, il ne me le refuse jamais. Il m'accorde du temps chaque fois que je vais mal et que j'éprouve le besoin de parler. Il me tend ses bras pour ne pas que je m'effondre.

Il ne s'est jamais montré aussi aimant et attentif depuis que Aéléna m'a laissé tomber. Le soir où je suis rentrée à mon domicile complètement paumée, ma mère l'a appelé pour l'avertir. Dans les minutes qui ont suivi, il a sonné à la porte, complètement paniqué. C'est lui qui m'a pressée contre lui pour apaiser le vide que je ressentais alors. C'est lui qui a usé de mots réconfortants, qui a pleuré avec moi.

Il a passé la nuit avec moi, alors que je grelottais. Il a apaisé mes tourments par la chaleur de son corps. Le dimanche, nous avons beaucoup parlé, je me suis confiée comme rarement je l'ai fait. Il n'a pas cherché à minimiser ma peine, il m'a écoutée avec attention sans m'interrompre. Il ne m'a quittée que le lendemain après le repas du soir. Après qu'il soit certain que je ne ferais pas de bêtises, que je parviendrais à tenir le coup. Il m'a appelée tous les jours pour prendre de mes nouvelles. Qu'aurais-je fait s'il n'avait pas été là ? Qu'aurais-je fait ?

Néanmoins, étant donné que nous sommes tous deux préoccupés par quelque chose qui nous touche personnellement, une distance s'est installée entre nous. Petite certes, mais suffisante pour me plonger dans des délires paranoïaques les soirs où je suis au plus mal. La rupture je ne la supporterai pas. Je sais que je suis en

partie fautive : je ne parviens plus à rire comme avant, je dramatiserai tout, à la moindre réflexion je peux partir en vrille. Mais je fais des efforts aussi : je respecte son temps de travail sans rien dire, je l'encourage quand lui-même doute de sa réussite. Je prends sur moi, tente de mettre de côté mon égoïsme et use de forces que je n'ai même pas.

Son dernier examen s'est terminé ce matin, aussi j'ai l'espoir que nous parviendrons à retrouver notre rythme. Ce serait tellement agréable de passer deux jours ensemble sans que rien ne se mette entre nous : ni Aéléné, ni cours, ni passé, ni avenir. Qu'on puisse enfin se retrouver, tout court.

Une voix me tire soudain de mes pensées :

– Calliope ?

C'est Daniel. Je ne l'ai pas entendu arriver. Je mets mon ordinateur en veille, me relève aussitôt de mon siège et dévale les escaliers. Il se tient là, sa veste sur le dos, un sac à ses pieds. Je l'embrasse alors qu'il m'accueille dans ses bras, me serrant avec force. Comme je m'y attendais. Ça fait un bien fou. Je reste collée contre son torse un moment, profitant de la sécurité de son corps puissant.

– Comment tu te sens aujourd’hui ? lui demandé-je enfin, un sourire immense sur les lèvres.

– Bien. Et toi ?

Daniel m’observe avec attention comme s’il cherchait à s’assurer que je n’avais pas changé, que je ne m’étais pas effritée entre temps. Je hausse les épaules.

– Au fait, comment s’est passé ton examen d’éco-droit ?

Je dévie la conversation pour ne plus penser à cette tristesse logée dans mon cœur.

– J’ai bossé deux heures sur un sujet où le prof a cherché à nous plomber. La moitié de la salle s’est vidée au bout d’une heure. Une catastrophe ! J’en ai parlé avec des gars de la promo, ils étaient outrés. On a été interrogés sur ce qu’on a le moins vu en cours. Tu te rends compte ? C’est censé être l’une de nos matières essentielles.

– Tu penses quand même avoir réussi ?

– Eh bien, je ne suis pas parti au bout d’une heure, j’ai rédigé une dissertation complète avec un plan qui tient la route et le prof ne pourra pas mettre des cartons à tout le monde. Donc oui, avec un peu de chance j’aurai la moyenne.

– Au moins c’est fini, lui dis-je.

Il ne semble guère convaincu par mes propos et me rappelle que non, ce n'est pas encore terminé, qu'il lui reste un trimestre à tirer et des résultats à obtenir. Je ressens son agacement, ce qui me peine et m'irrite. Afin d'éviter qu'une mauvaise ambiance s'installe entre nous, je lui propose que nous allions nous balader.

– Ça nous ferait du bien, conclus-je.

– Pourquoi pas ?

Daniel dépose ses affaires dans ma chambre pendant que je pars dans la salle de bains me maquiller. Une habitude dès que je sors, c'est une façon de me cacher au monde extérieur qui m'entoure, tout en m'apprêtant pour paraître un peu plus belle et désirable pour lui.

– On y va ? me demande-t-il après quelques minutes.

Je jette un dernier coup d'œil au miroir. Sur ce visage ovale, je ne distingue plus que mes yeux verts, le regard aussi profond que celui d'un chat, cernés de noir et mis en valeur par un maquillage dans les tons gris. Le rouge de mes lèvres ressort par contraste à mon teint pâle. Mon inspection se termine par mes cheveux bruns que je laisse détachés. Satisfaite du résultat, je me tourne vers Daniel. En guise de réponse, je lui adresse un large sourire.

*

Nous avons pris l'habitude de faire régulièrement la même balade en longeant le bord de la Loire. Même si cela ne ressemble pas aux paysages de mes vacances lorsque j'étais enfant, j'ai toujours apprécié cet endroit. Il y a un je-ne-sais-quoi de romantique, surtout quand je me promène main dans la main avec Daniel, et qu'à côté de nous, Douglas vadrouille à sa guise sur le chemin, se retournant par instant pour nous attendre. Il est vrai que je préférerais le calme des campagnes, mais j'ai grandi avec le bruit assourdissant des voitures autour de moi. J'aime cette ville avec sa circulation infernale, ses grandes rues pavées, ses boutiques, sa verdure, son architecture, son climat parfois instable. La seule chose qui me gêne est l'importante population de Nantes. Pour une fille qui fuit les gens, c'est plutôt contradictoire d'aimer vivre en ville, mais c'est qu'ici je suis chez moi et cela fait toute la différence. Je me sens appartenir à cette ville.

Lorsque nous arrivons sur place, nous perpétons notre rituel. Nous marchons dans l'herbe gelée, Douglas en tête. J'emplis mes poumons de l'air frais qui nous entoure. Aucune parole ne vient rompre le silence harmonieux qui

règne entre nous. Il devine à quoi je songe, je sais à quoi il pense. Intimes à nous-mêmes, aucun de nous deux ne trouble les pensées de l'autre. Je cherche des réponses dans l'eau terne du fleuve, tandis que Daniel aspire à ne plus ressasser ses examens. Au milieu de la balade, son visage s'éclaircit, cependant il remarque que le mien s'est obscurci :

– Cela fait combien de temps que tu gardes cette souffrance en toi ? Ne peux-tu pas mettre un point final à cette histoire ? Je ne voudrais pas te brusquer mais cela est pesant pour moi aussi.

Mes yeux se focalisent sur la buée qui sort de sa bouche.

– J'aimerais Daniel. J'aimerais vraiment ! Je ne demande qu'à être indifférente, comme Aéléna l'est envers moi. J'adorerais ne plus rien éprouver, ni amour ni haine, comme si elle n'existait plus, comme si j'avais pu me libérer de l'emprise qu'elle a sur moi. Durant combien de temps encore aurai-je l'impression d'avoir un trou dans le bide ? J'ai des idées malsaines dans la tête qui ne me plaisent pas, au point que j'en viens à lui souhaiter le pire. Son absence me pourrait l'existence et je voudrais que cela cesse, balancé-je d'une traite.

Malgré ma détermination, l'émotion m'arrache une larme. Honteuse, je l'essuie d'un revers de manche. Daniel, protecteur, me prend dans ses bras, il est désolé d'avoir sorti ces mots. Il ne voulait pas me blesser.

– Vous étiez proche l'une de l'autre, c'est normal que tu te sentes mal. Tu finiras par aller mieux, je te le promets. Ce week-end, je t'aiderai à te changer les idées. Après tout, je suis ton petit ami, c'est mon rôle de te rendre heureuse. Mais en retour, je ne veux plus te voir avec cette petite moue d'accord ?

Daniel passe son doigt sur ma lèvre inférieure que j'ai, sans le vouloir, avancé. Je fais vraiment tout le temps cette tête, de petite fille boudeuse ? Cette prise de conscience m'amène à la remettre immédiatement dans sa position initiale.

– Tu mets de côté tes pensées et tu profites du moment présent, okay ? poursuit-il. Et je veux te voir sourire !

Il me pince la joue. Je conteste ce geste par une onomatopée et en fronçant les sourcils.

– Aïe !

– Un sourire, insiste-t-il.

Je dévoile mes dents et ferme les paupières, exagérant cette expression.

– C’est mieux... prononce-t-il, sans vraiment être convaincu.

Douglas me lèche la main, pressé de continuer sa promenade ; docile, j’obtempère à son désir et par la même occasion à celui de mon homme. Le reste de la balade se passe calmement.

Avant de faire demi-tour, nous décidons de nous asseoir dans un bar en bordure de Loire. Mon copain à mes côtés, mon chien à nos pieds, moi sirotant un verre de thé froid, le soleil me réchauffant le dos. Je me sens bien. Ce sont ces petits moments de bonheur insignifiants qui me permettent d’oublier mes habituelles humeurs taciturnes.

Je contemple Daniel pendant qu’il me parle de choses sans importance mais qui me font tout de même rire. Plus je l’admire et plus je me dis que j’ai de la chance d’être avec cet homme. Il a le don rare de chasser mes soucis d’une simple parole, d’un simple geste. Une mèche brune tombe devant ses yeux vert clair en amande. Il déplie une paire de lunettes teintées qu’il remonte sur l’arête de son nez, afin de se protéger du soleil. L’astre du jour est bas à cette saison. Ses lèvres me renvoient un sourire laissant apparaître une dentition presque parfaite. Sa tenue vestimentaire est sobre mais distinguée. Il porte une

chemise à motif accompagnée d'une veste noire. Son jeans, on pourrait le croire spécialement taillé pour lui. Même la paire de chaussures qu'il porte est élégante. Plus qu'à l'accoutumée, je lui trouve un air séducteur. Je balaie les environs des yeux pour m'assurer qu'aucune fille ne convoite celui que j'aime.

– Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? m'interroge Daniel, lorsqu'il remarque que je ne prête plus attention à ce qu'il me raconte. On dirait que tu cherches à fusiller quelqu'un.

– Les filles !

Il se tourne et observe.

– C'est vrai qu'il y en a de jolies ! me taquine-t-il.

Je lui renvoie une grimace moqueuse. Daniel se penche vers moi et me pince la joue.

– Ne t'en fais pas. La plus belle c'est toi ! Ça toujours été toi.

Ses paroles me ramènent plusieurs mois en arrière au jour de notre rencontre, ce fameux soir de mars. Elle était totalement impromptue et si on me l'avait prédite, jamais je n'y aurais cru. Je n'avais pas le permis de conduire et ma mère ne pouvait venir me récupérer après mon cours d'arts plastiques à 18 heures. J'étais donc contrainte de

prendre le tramway. Lorsque les gens ont commencé à affluer en nombre, j'ai aussitôt pâli. Je n'arrivais plus à respirer, je cherchais mon souffle, désespérément. J'avais dans les narines des odeurs de parfums bon marché mêlés à celles de transpirations. Le bruit des valises roulant sur le sol en caoutchouc, ainsi que les piétinements des pieds m'agressaient les tympans. Je manquais d'air, mais je n'étais pas en mesure de bouger. Je me sentais prise au piège. Ma respiration n'était plus qu'un long râle irrégulier. Les personnes en face de moi me regardaient bizarrement, les autres ne me prêtaient aucune attention. J'étais en état de détresse et ils se contentaient d'assister à la scène, indifférents. Je les trouvais immonde, je les détestais. Quelqu'un m'a alors saisi par le bras. J'étais prête à hurler, à me débattre contre l'emprise de cet inconnu.

— Viens, je vais t'aider à sortir.

Je me suis laissée guidée par le timbre rassurant de sa voix, sans poser de question. Il a joué des coudes avant que les portes ne se referment.

— Pardon, laissez moi passer, elle est malade, ne cessait-il de répéter à cette bande d'idiots qui ne souhaitaient pas bouger. Il avait compris ce qui était en train de se produire

: j'étais en pleine crise d'angoisse. Une fois à l'extérieur, j'ai pu reprendre mon souffle, mais j'étais encore un peu sonnée, dans un état second. Il m'a alors proposé d'aller prendre un verre le temps que je reprenne mes esprits. Je n'étais pas en mesure de refuser. Il m'a conduite à un bar proche de l'arrêt Commerce, puis m'a commandé un thé froid à la pêche, sous prétexte que le sucre m'aiderait à me sentir mieux. Au moment où j'ai levé les yeux vers lui, le voyant pour la première fois, je l'ai trouvé beau et incroyablement attirant en plus d'être courtois et bienveillant. Avant qu'il ne parte, il a enregistré son numéro et son prénom dans mon téléphone. Il connaissait déjà le mien, j'apprenais le sien en le lisant sur l'écran de mon mobile : Daniel.

— Au cas où, m'a-t-il dit.

Les jours qui ont suivi, je n'ai cessé de penser à lui. *Je l'appelle, je ne l'appelle pas ?* me torturé-je. Ne pouvant garder cette histoire pour moi, je l'ai relatée à Aéléna.

— Il a peut-être fait cela par pure charité d'âme, mais moi ce que je vois, c'est que ce type est intéressé par toi. Il ne t'aurait pas invité à prendre un verre, ni ne t'aurait donné son numéro de téléphone sinon. Je sais que tu es

trop timide pour l'appeler, mais envoie-lui au moins un message, conclut-elle.

J'ai suivi son conseil. Ce simple texto, nous a amené à nous revoir une seconde fois. C'est lors de notre troisième rendez-vous que nous avons échangé notre premier baiser. Le comble de l'ironie est de savoir que c'est Aéléna qui m'a poussée à sortir avec lui et aujourd'hui, si cela se trouve, elle me le reproche.

Ma mère aime à expliquer qu'il est tout l'opposé de moi. En effet, il n'est pas aussi nerveux que moi, si bien qu'en sa compagnie, je ressens une accalmie. Il a toujours été doux, désireux de me combler et particulièrement compréhensif envers moi et mes sautes d'humeurs, sauf bien évidemment quand j'en fais trop.

*

Lorsque nous arrivons, ma mère est rentrée du travail et s'affaire déjà à cuisiner le repas du soir. Elle nous embrasse chacun notre tour, puis discute avec Daniel de ses partiels pendant que je l'aide à préparer le repas du soir.

Après avoir passé la soirée en compagnie de mes parents, nous nous éclipsons dans ma chambre afin de nous coucher. Lorsque nous sommes en tête-à-tête, la pudeur contenue dans nos gestes depuis l'après-midi se lève peu à peu jusqu'à devenir passion. Nos lèvres se joignent avec douceur puis fougues. Nos deux corps qui se connaissent déjà par cœur se retrouvent avec une joie non dissimulée.

Une fois notre désir assouvi et repus d'amour, nous nous allongeons parmi les draps défaites. Je pose ma tête contre son torse nu. Nous restons un moment dans cette même position, sans dire un mot, écoutant la respiration encore haletante de l'autre.

– À quoi penses-tu ? me demande-t-il.

– À rien. Je me sens bien.

Je l'entends sourire.

– Moi aussi je suis heureux.

Sur ces brèves paroles échangées, nous nous endormons comblés. Je retrouve en Daniel un sentiment de réconfort qui m'est particulièrement agréable. Certaines de mon amour pour lui et du sien, toutes mes craintes, toutes mes interrogations, s'évanouissent, ne laissant place qu'au bonheur d'être en sa présence.

